

PRÉFACE

André Loez et Nicolas Offenstadt

Ce grand livre sur la Grande Guerre est assurément un travail scientifique remarquable dont les résultats restent aujourd'hui fort importants pour connaître les poilus de 14-18. Mais, à l'heure où les historiens sont très attentifs à réfléchir à leurs pratiques, à la part de ce qu'ils sont dans l'écriture du passé, Jules Maurin (né en 1940) plonge aussi le lecteur dans une « histoire à soi », celle de tant de Français dans leur rapport à la Grande Guerre. L'auteur l'assume pleinement et explique bien ce qui l'a conduit à passer à des années à étudier les soldats du Languedoc face à, et dans la guerre : d'abord un ancrage familial, devenu objet de « passion » et de connaissance.

Une histoire à soi

Depuis des décennies, les activistes de la mémoire 14-18 rappellent le souvenir du conflit en publiant lettres et notes des ancêtres en guerre, en visitant les champs de bataille à la recherche des traces du grand-père ou de l'arrière-grand-père, en rassemblant les archives familiales ou en écrivant, sous un mode généalogique, l'histoire des aînés en 14-18¹. Jules Maurin, lui, partant d'un même point de départ, a transformé, pétri, « l'histoire à soi » pour faire advenir un travail savant aux larges horizons. Le livre que l'on va lire est ainsi à la fois profondément inscrit dans la subjectivité de l'auteur, ou du moins ses expériences et marqué par la méthode scientifique, voire scientifique qui donne une place centrale à l'analyse quantitative, sur laquelle nous reviendrons. *Armée - Guerre - Société* part en effet de l'inscription de Maurin lui-même dans la Grande Guerre. Il l'explique précisément et honnêtement en introduction. Fils d'un ancien combattant de 14-18, neveu de nombreux autres, dont certains tués à la guerre, il a donc été baigné dans son enfance par le souvenir proche de la « tuerie », pour reprendre son terme. Les objets ont été les médiateurs de ces mémoires et de ces deuils. Maurin en cite plusieurs, « le médaillon avec photo-souvenir » des frères

1. Voir Nicolas Offenstadt, *14-18 aujourd'hui. La Grande Guerre dans la France contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2010. Nous remercions vivement Jules Maurin et Antoine Prost d'avoir bien voulu répondre à quelques questions historiographiques autour du volume.

morts porté par sa mère et ses tantes, l'artisanat de tranchée : « J'en ai même vu, chez moi, en Lozère, sortir du fond des "drisadou" (buffets) pour orner les reposoirs de la Fête-Dieu. » C'est que, avec le temps, le témoin au second degré et l'historien se fait aussi ethnographe attentif à reconstituer les traces dans son environnement. Plus encore, la couverture même du livre dans sa première édition est la reproduction d'une plaque en hommage à deux oncles « morts pour la France », l'un à Vaucourt en Meurthe-et-Moselle, l'autre à Monastir sur le Front de Macédoine (voir p. XVIII). Le souvenir prend ainsi appui sur les monuments et les plaques aux morts, notamment celle de l'église paroissiale.

Cette inscription de l'auteur dans un ensemble d'expériences indirectes du conflit aurait pu rester une simple invite à la connaissance, si elle n'était prolongée par l'enquête même conduite dans le livre. En effet, Maurin a rassemblé un vaste corpus de témoignages oraux, environ 150, constitué auprès des anciens combattants, des « rescapés ». À l'évidence, il ne s'agit pas là d'une source de plus, et histoires et mémoires s'entrelacent quand, parmi les premiers interviewés, figure le père de l'historien. Un père qui sert aussi d'informateur, comme pour un anthropologue, par exemple en évoquant quelques titulaires d'une pension d'invalidité jugée abusive. Sans aucun doute, les effets de proximité jouent-ils aussi leur rôle dans l'accès aux témoins, mais surtout dans les liens entre Maurin et les anciens soldats héraultais et lozériens qu'il rencontre. Comme un bon anthropologue le ferait encore, il n'hésite pas à leur parler dans leur langue familière, à savoir l'occitan, ce qui, dans la France des années 1970², en un temps de fortes revendications régionalistes, est aussi un signe de connivence. Maurin affirme d'ailleurs la dimension morale de ces entretiens : « Il m'a semblé bon de donner la parole, avant leur disparition totale, aux derniers survivants de cette génération 14-18 » (p. 126). Les interviewés sont manifestement heureux de cet aspect mémoriel de l'enquête. Mais solidarités, connivences et proximités d'un côté, héritages et transmissions de l'autre, ne conduisent aucunement à des complaisances et l'auteur soupèse toujours avec soin ce qui lui est dit, confronte les sources entre elles, avec les résultats de l'historiographie, les oppose si besoin.

2. L'enquête orale se déroule de 1974 à 1978 (p. 127).

À l'heure de la Nouvelle Histoire

Les dispositions personnelles de l'auteur entrent en écho avec les développements de l'historiographie dans les années 1970 et en particulier l'histoire orale et les histoires de vie. Maurin recueille en effet ses entretiens à l'époque de la « percée de l'histoire orale en France », après les pays anglo-saxons, germaniques et scandinaves. Les années 1970 sont ainsi celles de la mise en chantier ou de la parution de grandes enquêtes socioprofessionnelles comme celle de Jacques Ozouf sur les instituteurs (publiée en 1973)³ ou sur les mémoires des communautés locales, comme celle de Philippe Joutard avec la « légende des Camisards » (1977)⁴ que Maurin utilise d'ailleurs. Les institutions, comme l'armée de l'air ou la sécurité sociale, entreprennent aussi des collectes de témoignages oraux. Non sans lien, les récits de vie de gens ordinaires ou « simples », issus de milieux populaires – à l'instar de nombreux poilus que Maurin rencontre –, ainsi de Pierre Jakez Hélias (*Le cheval d'Orgueil*, 1975) ou Émilie Carles (*Une soupe aux herbes sauvages*, 1977), atteignent un large public. Histoire, sciences sociales et militantisme s'entremêlent souvent dans la volonté de « faire parler », de faire entendre la voix des humbles, du passé ou du présent⁵. Il y a sans aucun doute chez Maurin aussi une grande attention à raconter l'histoire des gens du Languedoc en propre, d'autant que les critiques faites en 1914 aux troupes du Midi (qui auraient été moins courageuses et efficaces au feu que les autres, une critique portant d'abord sur des Provençaux) – ayant fait scandale à l'époque – ont laissé des traces fortes, qui affleurent tant dans les récits

3. Jacques Ozouf, *Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Gallimard/Julliard (Archives), 1973.

4. Philippe Joutard, *La légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, Gallimard, 1977.

5. Sur tout ce qui précède, voir Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris, Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, 2001, p. 97-117 en particulier mais qui ne discute malheureusement ni Maurin, ni les travaux de Prost sur les anciens combattants.

de soldats que dans les analyses de Maurin⁶. Mais ici l'histoire orale ne fait sens que dans un projet historique qui la dépasse. Le travail de Maurin est en effet pleinement relié aux courants forts de son époque, l'histoire économique et sociale quantitative et l'histoire des mentalités en particulier. Celui-ci est attentif aux enjeux historiographiques de son temps et, à Montpellier, il a suivi les enseignements d'Emmanuel Le Roy Ladurie qui participera au jury de la thèse.

C'est la mise en série des informations trouvées dans les registres matricules de soldats de deux centres de recrutement, de l'Hérault occidental (Béziers) et de la Lozère (Mende), soit 9 132 fiches saisies et traitées informatiquement qui fonde la thèse. Les témoignages rassemblés sont eux aussi analysés statistiquement. Dans les années 1970 et 1980, l'histoire dite sérielle alimente de nombreux travaux historiens et, surtout, elle couvre des champs qui dépassent ses usages premiers, à savoir l'histoire économique, celle des prix et des salaires puis la démographie historique⁷. L'ordinateur offre alors des possibilités qui paraissent révolutionnaires et les historiens comptent, mettent en série différents types de données, relevées dans les clauses des testaments de l'époque moderne (Michel Vovelle⁸) ou les lettres de rémission de la fin du Moyen Âge (Claude Gauvard⁹). Il s'agit donc d'écrire une histoire sociale, culturelle et religieuse qui compte, pèse et mesure, qui administre les preuves par les pourcentages. C'est dans ce mouvement que s'inscrit le travail de Jules Maurin. Bien sûr, il y a une part d'adhésion scientiste dans cette manière de faire et l'on est sans doute aujourd'hui plus réservé sur l'histoire quantitative et sérielle qu'il y a quarante ans, plus soucieux de travailler sur les catégories de classement (bien que Maurin les présente

6. Cette affaire, et la question d'ensemble ont suscité une nombreuse littérature, voir récemment Jean-Yves Le Naour, *Désunion nationale. La légende noire des soldats du Midi*, Paris, Vendémiaire, 2011, qui aurait gagné à lire la thèse de Jules Maurin.

7. Voir en résumé, Maria Novella Borghetti, « Histoire quantitative, histoire sérielle », dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats. I*, Paris, Gallimard, 2010, p. 412-419.

8. Michel Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle. Les attitudes devant la mort d'après les clauses des testaments*, Paris, Plon, 1973.

9. Claude Gauvard, « *De grace especial* ». *Crime, État et société en France à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991.

avec soin) avant de les adopter comme données de base, également moins tranché dans l'interprétation à partir de petites différences dans les pourcentages. Mais, contrairement à d'autres travaux, Maurin ne sacrifie pas le récit, la narration aux séries statistiques et aux analyses quantitatives. Car l'autre masse de sources rassemblées par l'auteur invite à prêter attention aux expériences individuelles et à leurs expressions (par exemple en réfléchissant sur les motivations des insoumis). Maurin est en effet parti à la recherche de lettres et carnets de soldats (il retient 18 ensembles principaux) et, comme on l'a dit, il s'est aussi servi de l'histoire orale. Si l'histoire quantitative et sérielle fonde une large partie du travail, la notion de « mentalités », d'histoire des mentalités, alors à son apogée, fait aussi partie du bagage analytique de l'auteur. Maurin se penche donc sur l'« impact de la guerre sur les mentalités », le « mental profond » (p. 19). Dans cette perspective, comme les historiens cherchent à cerner l'« homme médiéval », Maurin entend décrire ce que fut le « combattant moyen ». Là aussi, sans doute, ce côté globalisant, comme celui même du terme de « mentalités », suscite aujourd'hui des réserves plus fortes que dans les années 1970¹⁰.

Au-delà de ces grandes matrices analytiques, on est frappé, à lire le volume, à se pencher sur sa bibliographie, par une large ouverture de l'auteur aux autres périodes (jusqu'au Moyen Âge), aux sciences sociales dans leur état de l'époque. Maurin cite des auteurs alors fort novateurs et peu canoniques encore comme Michel de Certeau et Michel Foucault, des sociologues, comme Raymond Boudon, ou plus anciens, Durkheim et Mauss. Il est non moins frappant, pour ce qui concerne la Grande Guerre elle-même, de voir l'absence complète de dialogue avec l'historiographie anglo-saxonne, qui a pourtant consacré à l'époque de riches ouvrages aux soldats de 14-18, à leurs expériences du front, où l'on pouvait trouver des échos aux analyses des soldats français, et pour ne citer que les plus marquants : ceux de Martin Middlebrook sur le premier jour de la bataille de la Somme à partir de témoignages (1971), de Denis Winter, *Death's Men. Soldiers of the Great War*, certes sorti peu avant la

10. Voir en résumé, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, *Les courants historiques en France, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 410-434.

soutenance (1978) ou encore d'Eric J. Leed (1979)¹¹ et de Tony Ashworth (1980)¹², parus entre la soutenance (1979) et l'édition du livre (1982). Il n'est pas fait mention non plus du grand livre de John Keegan, *The Face of Battle* (1976), dont un chapitre traite de la Somme en ouvrant les perspectives militaires sur l'expérience combattante.

Lorsque Maurin discute l'historiographie de la Grande Guerre, il se confronte évidemment aux travaux fondateurs en France, c'est-à-dire des thèses – en particulier d'État – de l'époque. Les trois historiens qui dominent alors le champ sont Guy Pedroncini (sur Pétain et les mutineries de 1917¹³), Jean-Jacques Becker (la France en 1914¹⁴) et Antoine Prost (les anciens combattants¹⁵). Prost et Pedroncini furent d'ailleurs membres du jury de la thèse. Mais à la différence des livres de ces auteurs, Maurin offre un gros plan sur une région en particulier, sur des cohortes de soldats en propre. Il peut ainsi confirmer, exemplifier voire ajuster ou corriger des vues d'ensemble à l'aide de ses comptages précis et limités.

Des chiffres et des nuances

Pour l'historien de 1914-1918, *Armée - Guerre - Société* contient en effet des apports irremplaçables. Il rend d'abord lisible et compréhensible toute la complexité de l'armée française en guerre, donnant un accès aisé à nombre de détails administratifs et techniques, comme les dates de mobilisation des différentes classes ou la question des affectations spéciales. Il le fait de plus à un moment où ces aspects étaient une *terra incognita* pour les chercheurs n'étant pas eux-mêmes des militaires, puisque les thèses sur la conscription, les permissionnaires ou les

11. Eric J. Leed, *No Man's Land*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

12. Tony Ashworth, *Trench Warfare 1914-1918. The Live and Let Live System*, Londres, Pan Books, 2000 [1980].

13. Guy Pedroncini, *Les mutineries de 1917*, Paris, Puf, 1967.

14. Jean-Jacques Becker, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la FNSP, 1977.

15. Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française. Histoire, sociologie, mentalités*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, 3 vol.

embusqués, par exemple, n'étaient pas engagées¹⁶. L'apport majeur est d'ordre sociologique. Le premier, et le seul, Jules Maurin a véritablement dévoilé les ressorts sociaux de l'armée française durant le conflit. En travaillant sur les conscrits de la Lozère et de l'Hérault occidental, il révèle des mécanismes explicatifs globaux des pertes à la guerre : celle-ci a tué d'abord des fantassins (près de 90 % des morts), or, ces derniers sont recrutés dans les catégories sociales les plus modestes, avec une écrasante majorité de travailleurs manuels peu qualifiés et d'agriculteurs. Un des chiffres qu'il produit le montre de façon éclatante : en Lozère, les agriculteurs représentent 44 % des hommes mobilisés pour la guerre, mais 58 % des tués (p. 445). Inversement, les hommes plus instruits, et surtout plus qualifiés (par leur travail antérieur dans l'artisanat ou les transports) peuvent être affectés dans les armes « techniques » que sont l'artillerie ou le génie, aux pertes bien moindres. L'expérience de guerre n'est donc pas un drame socialement neutre : on y trouve bien des processus de différenciation sociale et, même si le mot n'est pas ici employé, une logique de domination sociale.

Pour aboutir à ces résultats marquants, l'auteur use d'une méthode, qu'on peut dire doublement exemplaire. Elle l'est d'abord par la sûreté des choix au fondement de l'enquête, et le travail énorme accompli pour les faire aboutir : en décidant de travailler sur les registres matricules du recrutement militaire, seule source nominative massivement conservée pour 1914-1918, Jules Maurin se donne les moyens de dépasser l'impressionnisme qui marque tant de travaux sur le monde combattant. Il vaut ici la peine de lire la très longue exposition des caractéristiques de la source, pour prendre la mesure de sa richesse (informations anthropologiques comme la taille des conscrits ; médicales et militaires ; d'état civil et de profession ; mention des blessures, décorations ou délits...) et l'intérêt de sa mise en série, à travers un sondage au 1/10^e ayant conduit à la constitution d'un échantillon stratifié. Pour chacun des individus retenus, 82 items sont notés ou codés, colossal travail de saisie qui

16. Philippe Boulanger, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine : 1914-1922*, Paris, Economica, 2000 ; Emmanuelle Cronier, *L'échappée belle. Permissions et permissionnaires à Paris durant la Première Guerre mondiale*, thèse, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2005 ; Charles Ridet, *Les embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007.

permettra ensuite le croisement systématique entre toutes les variables et la réalisation de puissantes analyses factorielles (p. 387 et 389 par exemple). Il est à noter qu'un informaticien de haut rang a été adjoint au jury, René Moreau, alors directeur du développement scientifique d'IBM France (saint-cyrien, ancien de la guerre d'Indochine, qui a aussi travaillé sur la cryptographie militaire).

Élément décisif, le corpus est dès l'origine pensé sur un mode comparatif, comprenant pour moitié les conscrits du centre de recrutement de Mende (Lozère, terre montagnaise marquée par l'émigration, une agriculture vivrière et une forte pratique religieuse) et ceux du centre de Béziers (ouest de l'Hérault, pays de petits bourgs vivant de la viticulture, terre d'immigration, de plus forte instruction et de tradition républicaine). À chaque stade, la comparaison permettra de repérer singularités et régularités, de contrôler les résultats, de densifier l'analyse, quitte à révéler des différences surprenantes entre la guerre des Lozériens et celle des Héraultais – on y reviendra.

Exemplaire, la méthode l'est aussi dans sa présentation. Ici, jamais d'argument d'autorité ni de conclusions assénées de façon péremptoire. À chaque étape, l'auteur dévoile sa démarche, dit ses interrogations de méthode, fait entrer le lecteur dans l'atelier. Il révèle ainsi ses principes de codage pour le problème si difficile des métiers et des statuts sociaux¹⁷, sa façon d'enquêter auprès des anciens combattants sans taire ses échecs ni leurs silences, ses incertitudes lorsque les sources cachent, par exemple, la cause des morts ou des blessures. Exposant son raisonnement, et toujours attentif à donner accès aux soubassements des chiffres avancés, le travail semble bien faire écho à l'appel lancé par Marc Bloch : « Tout livre d'histoire digne de ce nom devrait porter un chapitre, ou si l'on préfère, insérée aux points tournants du développement, une suite de paragraphes qui s'intituleraient à peu près : "Comment puis-je savoir ce que je vais dire¹⁸ ?". »

17. Cf. Laurent Thévenot, Alain Desrosières, *Les catégories socioprofessionnelles*, Paris, La Découverte (Repères), 2002 ; Claire Lemercier, Claire Zalc, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte (Repères), 2008, chap. III.

18. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974 [1949], cité par Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013, p. 436.

Portrait d'une société traditionnelle sous l'uniforme

Rigoureux, nuancé, ce grand travail présente évidemment certaines limites. Cette thèse qui entend saisir l'« ensemble d'un groupe humain, dans sa totalité » (p. 72) laisse très largement de côté les femmes, et les enjeux du féminin et du masculin – au moment de son écriture, il est vrai, on commençait à peine à parler de *Gender Studies*, outre-Atlantique. Par ailleurs, et même si le texte fourmille de notations d'une grande richesse sur les évolutions au cours de la guerre – la diminution des pertes de 1914 à 1917 si parlante sur les graphiques des pages 450-451 ; les spécificités de l'année 1917 maintes fois soulignées –, le plan adopté ne met pas en relief la chronologie et lisse parfois à l'excès l'expérience de guerre. Enfin, les choix de sources et de méthodes, et la place donnée à la quantification, ont parfois pour corollaire des passages plus arides ou répétitifs. Mais il faut immédiatement souligner un autre aspect du travail, qui dissipe l'image d'un austère recueil de données chiffrées. Celles-ci coexistent avec un regard ethnographique, évidemment sensible dans une quatrième partie consacrée à la « guerre perçue » à partir de carnets, de lettres et d'une enquête orale interprétée avec recul, mais aussi dans le reste de l'ouvrage. On lira ainsi avec grand intérêt les remarques sur les rumeurs et leur circulation (p. 582 et suiv.) ou encore l'analyse du « monôme » de la fête des conscrits (p. 269 et suiv.), véritable « description dense » avant l'heure donnant à voir la ritualisation qui entoure le service militaire au début du xx^e siècle dans une société encore largement traditionnelle.

En ce sens, *Armée – Guerre – Société* est bien plus qu'un livre sur la Grande Guerre, laquelle n'occupe au total qu'un peu plus de la moitié du texte. Toute la deuxième partie (« le pays – ses conscrits – ses soldats ») est ainsi un travail classique d'histoire régionale, exposant les hiérarchies sociales ou les traditions politiques et culturelles locales. Mais sa problématique – comment l'armée est perçue, comment le service militaire transforme les individus et les groupes sociaux – éclaire les questions plus vastes de l'acculturation ou de la modernisation de sociétés paysannes dans le cadre étatique et national. On y lit de riches analyses sur la place paradoxale de l'armée dans la société, source de revenus pour les villes de garnison, mais instance du maintien de l'ordre ; on y perçoit la césure que représentait le passage à la caserne dans les existences,

souvent prélude à l'émigration ou au mariage ; et on y découvre le fonctionnement des réseaux de sociabilité et d'intérêt formant l'arrière-plan de la politisation paysanne, lorsque des conscrits ou leurs parents écrivent aux élus pour obtenir réforme ou ajournement. Le regard du chercheur est d'autant plus intéressant, ici, qu'il n'est en rien parasité par la téléologie de l'enracinement républicain, si pesante dans nombre d'études. En ce sens, le livre est un pendant – à échelle plus réduite, mais avec plus de rigueur méthodologique – au travail si influent et si discuté d'Eugen Weber, *La fin des terroirs*, paru en traduction quelques mois après la thèse de Jules Maurin¹⁹. Le titre originel de Weber aurait très bien pu être adopté par Maurin : *Peasants into Frenchmen*, soit « des paysans transformés en citoyens français ». Une transformation à laquelle la guerre prend une part déterminante, non sans difficultés ni désenchantements, qui transparaissent des derniers chapitres.

La réception du travail, du mépris à la redécouverte

La thèse de Jules Maurin est soutenue en 1979 ; à sa parution en 1982, ce gros volume reçoit un accueil plus que discret. Pas de compte rendu dans les *Annales*, dans la *Revue historique*, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* ni même dans la *Revue historique des armées*. Le livre tombe en quelque sorte dans un creux historiographique, après le pic de l'histoire quantitative, et avant l'essor de celle de la Grande Guerre, ou même, plus largement, le renouveau de l'histoire contemporaine française qu'illustre l'apparition, deux ans plus tard (1984), de la revue *Vingtième Siècle*. Peut-être faut-il aussi penser à son inscription régionale, « provinciale » dit Maurin aujourd'hui, voire à la modestie d'un chercheur n'assurant pas la promotion de son travail afin d'accumuler du « capital scientifique²⁰ », pour expliquer sa durable marginalisation, y compris chez les spécialistes de la Grande Guerre. En effet, on chercherait en vain une seule mention de l'œuvre de Jules Maurin dans les publications pourtant nombreuses, portant sur des thématiques proches

19. Eugen Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1983 [1976].

20. Bruno Latour, *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*, Paris, INRA, 1995.

(la cohésion nationale en guerre) de Jean-Jacques Becker²¹. Rien, non plus, dans la grande fresque de Jean-Baptiste Duroselle sur la France en guerre²², ni dans l'essai de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *Retrouver la guerre*²³. À la génération suivante, la synthèse de Nicolas Beaupré, dans une collection de référence, ignore aussi le livre²⁴.

Ces absences sont un symptôme plus qu'un hasard. Symptôme d'une approche culturaliste de l'historiographie de 1914-1918, qui tient pour secondaires les pratiques et les appartenances sociales. Après tout, si chacun est pris par une commune « culture de guerre », et donne son « consentement » au conflit, à quoi peut servir de mesurer ou de compter pour savoir qui furent les soldats et ce qu'ils firent à la guerre ? Ce constat doit être tempéré par la redécouverte, entamée depuis une décennie, des voies explorées par Jules Maurin et de son travail. En 2004, Antoine Prost et Jay Winter lui consacrent un passage significatif dans leur essai d'historiographie et d'autres travaux s'y alimentent²⁵. Dans un volume de « Mélanges » en hommage à Jules Maurin, Frédéric Rousseau, qui fut son élève, redit en 2010 tout l'intérêt de son travail pour l'histoire de la Grande Guerre. Il souligne que son travail « aurait pu, et dû, alimenter le débat sur le “consentement patriotique”²⁶ ». Car cette redécouverte n'est pas une simple exhumation : elle s'inscrit dans des débats

21. Dans l'ordre chronologique : *La France en guerre (1914-1918)*, Bruxelles, Complexe, 1988 ; *Victoire et frustrations (1914-1929)*, Paris, Seuil (Points), 1990 (avec Serge Bernstein) ; *La Première Guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003.

22. Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918, l'incompréhensible*, Paris, Perrin (Tempus), 2003.

23. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

24. Nicolas Beaupré, *Les Grandes Guerres 1914-1945*, Paris, Belin, 2012.

25. Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 122 ; François Cochet, *Survivre au front. Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, 14-18 Éditions, 2005 ; André Loez, « Autour d'un angle mort historiographique : la composition sociale de l'armée française en 1914-1918 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 91, juillet-septembre 2008, p. 32-41.

26. Frédéric Rousseau, « Penser la Grande Guerre avec ou sans Jules Maurin. Retour sur *Armée – Guerre – Société : soldats languedociens (1889-1919)* », dans Frédéric Rousseau, Jean-François Muracciole (dir.), *Combats. Hommage à Jules Maurin, historien*, Paris, Michel Houdiard, 2010, p. 207-227, ici p. 214.

historiographiques de fond. En effet, s'il vaut la peine de republier, et de relire, ce livre de 1982, c'est qu'il éclaire puissamment de multiples enjeux aujourd'hui discutés et revisités.

D'abord, c'est la question en apparence très actuelle du « retour à l'intime » et des effets du conflit sur les anciens combattants²⁷. Ici, sans que les analyses ne soient systématisées, le livre de Maurin ouvre des pistes à la fois sur le versant familial du retour de guerre, insistant sur l'« isolement profond » de ceux qui reviendront (p. 663 et suiv.) et sur les antagonismes sociaux qui ne manqueront pas de naître dans l'après-guerre, en particulier entre ruraux et urbains du fait des inégalités de pertes (p. 434-435). On touche par là au deuxième thème que cette thèse permet d'aborder, celui des inégalités de pertes entre combattants et entre régions. Cet aspect en apparence technique est devenu, notamment du fait des difficultés à comptabiliser les pertes, un élément central de certains discours identitaires – en Bretagne ou en Corse en particulier – mettant en avant, généralement en l'absence de sources, des départements « sacrifiés » ou « massacrés²⁸ ». Ici, le travail méticuleusement documenté de Jules Maurin révèle les déterminants sociaux des pertes – il est normal que celles-ci soient plus élevées là où les ruraux ont un poids plus lourd – tout en faisant réfléchir à d'autres logiques possibles, puisqu'il montre (p. 438 et 501) un écart surprenant, non réductible à des différences d'ordre sociologique, entre le taux de tués à Béziers (15 %) et à Mende (22 %). D'autres hypothèses, qui demeurent en discussion, sont à mobiliser pour l'expliquer, dont la réputation des troupes, les montagnards lozériens pouvant être jugés plus « durs au mal » que les soldats de la plaine viticole associés à la couardise méridionale, suivant des stéréotypes que Jules Maurin a été l'un des premiers à analyser.

27. Cf. Bruno Cabanes, Guillaume Piketty, *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009 ; Dominique Fouchard, *Le poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, ouvrage hélas dépourvu d'approche sociologique et même de corpus tant soit peu défini.

28. Cf. Antoine Prost, « Compter les vivants et les morts de 1914-1918 », *Le Mouvement social*, 222, janvier-mars 2008, p. 41-61 ; pour voir le type de discussions auxquelles cela donne lieu, faire par exemple une recherche avec les termes « morts » et « départements » sur le forum « pages1418 » : <http://pages14-18.mesdiscussions.net/>

Armée - Guerre - Société s'inscrit enfin pleinement dans les discussions vives des dernières années autour de l'adhésion à la guerre et de la ténacité combattante²⁹. Et, là encore, le travail statistique produit par l'auteur comme sa finesse dans l'analyse des témoignages permettent de sortir des visions généralisantes qui postulent un « consentement » des soldats à la guerre par patriotisme exacerbé. Un point majeur ressort du travail sur les registres matricules : l'engagement est mesurable. Or, dès 1915 et surtout en 1917-1918, il ne s'agit plus d'un engagement patriotique, mais au contraire d'une mise à l'abri, d'une stratégie d'évitement, qui conduit les jeunes hommes à devancer l'appel pour s'engager dans les armes moins meurtrières que sont la marine ou le génie³⁰. Plus profondément, en analysant le type de délits commis au front (sachant retrouver des mutilations volontaires même en l'absence de condamnations, p. 473), les modalités de la discipline jusque dans ses détails significatifs, comme l'humiliation de la tondeuse (p. 625), mais aussi l'importance accordée au devoir et à l'honneur, au front comme à l'arrière, et l'esprit de fatalisme et de soumission qui fut celui de bien des combattants du rang – « fau bien se soumettre » écrit l'un d'eux, cité p. 631 –, il montre toute la complexité des rapports d'obéissance dans l'armée, non réductibles à une alternative binaire entre adhésion et refus. Maurin conclut : « [Les poilus] ne se battent pas par idéologie. Ils se battent parce c'est ainsi, qu'on ne peut faire différemment » (p. 690). Et c'est ainsi, en redonnant son épaisseur sociale à la guerre, que ce grand livre permet pleinement d'en saisir les ressorts.

29. Sur ces débats, voir l'article de François Buton *et al.*, « 14-18 : retrouver la controverse », en ligne sur *La vie des idées* : <http://www.laviedesidees.fr/1914-1918-retrouver-la-controverse.html>.

30. Voir ici p. 372 et suiv., et également Jules Maurin, « Les engagés volontaires français pendant la Première Guerre mondiale », dans Hubert Heyriès, Jean-François Muracciole (dir.), *Le soldat volontaire en Europe au xx^e siècle. De l'engagement politique à l'engagement professionnel*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007, p. 95-104.

Jules MAURIN

ARMÉE - GUERRE - SOCIÉTÉ
SOLDATS LANGUEDOCIENS

(1889-1919)

BLANC FIRMIN

22 ans - Serg! 2^e Zouave

MORT POUR LA FRANCE

A VAUCOURT

le 17 Avril 1916

BLANC MARIUS

Caporal 4^e Colonial

MORT POUR LA FRANCE

A MONASTIR

le 11 Déc. 1916

publications de la sorbonne

